

JOËL LAINE

ÉCLATS
D'ENFANCE,
ÉCLATS DE RIRE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042520991

Dépôt légal : octobre 2025

À Brigitte
Celle qui me porte et me supporte
depuis si longtemps, déjà !

À Pierre, Charlotte et Marine
Pour qu'ils sachent d'où ils viennent et que le monde
a changé en seulement quelques dizaines d'années.

À Mathias, Mïa et Nour
Pour qu'ils découvrent un pays qui n'existe plus !

Mon enfance dans le « Borinage »

Né en 1948 dans un petit village minier du nord de la France, j'ai grandi et vécu dans la culture du Borinage tandis que mes parents m'apprenaient la langue et la culture de la ville. D'innombrables souvenirs, souvent plus drôles que tragiques, gisent dans ma mémoire. Ils sont conservés avec mes regards d'enfant. Il m'a semblé amusant d'en faire état, retrouvant ainsi une époque et une région disparue. Je laisse de cette façon, la marque de ces racines lointaines qui ont fait de moi ce que je suis : rien d'autre qu'un honnête homme qui trouve sa vie bien remplie et, somme toute, joyeuse.

Il y a tant de belles choses à vivre !

Chapitre 1

Le Borinage

C'est un pays qu'on ne trouve pas sur les cartes. Il n'a pas de constitution, pas de gouvernement, pas de reconnaissance internationale. Il n'a même pas de drapeau. C'est dans le cœur et la tête des habitants qu'il existe, bien plus réel que s'il avait des frontières tracées sur les cartes, bien plus vivant et uni que les nations elles-mêmes. Ce pays-là ignore les frontières et enjambe allègrement celle qui est censée séparer la France de la Belgique.

Les « fosses » (nom donné aux puits de mine) sont réparties dans toute la région et justifient le développement des villages. La métallurgie se regroupe autour des villes, dans la banlieue immédiate, voire parfois dans la ville même. Ma famille est installée dans ce monde, et ma vie était partagée entre mon village de naissance et la ville où mes parents vivaient.

La région, la période (juste après la Seconde Guerre mondiale), mais aussi le mode de vie ancestral conduisaient les borains à travailler très durement et sans compter. Aussi, chaque occasion de faire une fête familiale ou locale était soigneusement repérée et de longs préparatifs étaient envisagés : qu'il s'agisse d'une ducasse, de la kermesse des écoles, ou du moindre anniversaire, on se rassemblait, on ripaillait avec ce que chacun produisait, on chantait, on riait à gorge déployée pendant les parties de boules (attention : pas la pétanque !) qui séparaient les différents plats. On vivait le plus fort possible à chaque occasion. Au besoin, on pouvait même inventer des occasions : la visite d'un enfant qui avait quitté le village justifiait un repas avec les voisins et la famille.

On sortait le costume du dimanche de son armoire et la cravate donnait lieu à bien des efforts pour ressembler à un vague nœud coulant... Les souliers étaient cirés avec soin et « brillés » au chiffon de laine. Le col des chemises impeccablement blanches irritait le cou fraîchement rasé. C'était le prix de la fête !

Alors seulement on se rendait chez l'un ou l'autre, selon l'invitation, « ch'pouille et ché glennes » (la poule et ses poussins) à la droite du père. Chacun mettait un point d'honneur à la propreté rigoureuse des enfants comme des adultes, au grand regret des plus jeunes : une fois lavés, habillés « en dimanche » et coiffés (le cheveu collé à l'eau), une chaise leur était assignée et ils ne la quittaient plus jusqu'à l'heure du départ...

ERRE

Chapitre 2

Les bains du samedi

Les maisons de cette époque, même en ville, n'étaient pas équipées de salles de bain comme c'est le cas aujourd'hui. La toilette du matin se réduisait à un savonnage au gant de toilette devant l'évier de la cuisine ou, dans les maisons plus récentes, devant un lavabo. Le soir, derrière un camouflage de draps, on utilisait un baquet (aussi appelé « chaudron ») et un grand broc d'eau à température faite d'un mélange d'eau de pluie et d'une casserole d'eau très chaude posée sur le poêle tout proche. La pièce était surchauffée, le coup d'éponge énergique, le savon de Marseille odorant. Glissés dans nos pyjamas, nous passions de l'autre côté du poêle ronflant.

Imaginez la réputation de mes grands-parents qui, dans leur petit village minier, disposaient d'une salle de bain avec baignoire et chauffe-eau ! Construite des mains de mon grand-père, le sol de cette salle de bains était entièrement recouvert de caillebotis (dont les barreaux rustiques faisaient mal sous nos pieds fragiles de citadins...).

Le chauffe-eau fonctionnait au bois (le charbon aurait fait monter la température trop haut). Il était impossible, une fois allumé, de l'arrêter et l'eau continuait de chauffer. Il fallait laisser couler l'eau chaude en permanence pour éviter la surchauffe et... l'explosion des canalisations !

L'intérêt d'enchaîner les bains devient évident !

En plus de l'eau, cet engin chauffait aussi la pièce. La vapeur qui emplissait la pièce portait l'odeur du bois brûlant mêlée à celle du savon : ça sentait le propre ! Sitôt sortis du bain, nous faisions l'objet d'un séchage énergique avec « friction »

du dos avant de sauter dans nos pyjamas puis nos robes de chambre. Nous rejoignons alors le groupe des « propres » autour du poêle de la « grande pièce ». C'était alors l'odeur des « peum'tierres » rangées dans le four qui nous entourait...

Dès le début du repas collectif, le four recevait sa charge de briques : non pas les briques de construction, rouges, mais les réfractaires, plus jaunes et utilisées dans les hauts fourneaux. Elles accumuleront la chaleur du poêle poussé à son maximum, la fonte du dessus commençant à rougeoier.

Dans les chambres non chauffées, le givre créait de superbes arabesques et, engoncés dans nos pyjamas en « pilou », nous grelottions. La brique de chacun de nous, très chaude, était glissée à l'entrée des draps puis poussée peu à peu plus loin dans le lit. Recroquevillés dans les draps à peine réchauffés, il suffisait alors de pousser peu à peu, avec les pieds, notre brique plus au fond du lit et de s'endormir dans le petit cocon juste tiède... Pourtant l'édredon empli de plumes était énorme !

Chapitre 3

Le truchot

Qui n'a jamais humé le parfum des « peum'tierres din ch'truchot » ne connaît pas la douceur des soirées surchauffées et douillettes après une journée dans le mordant des vents du Nord.

La mine était le cœur rythmant la vie du village, y compris pour ceux qui n'appartenaient pas aux houillères. L'extraction, mais surtout le tri, les manipulations, le transport du charbon produisaient une grande quantité de poudre et de poussière. Rassemblée en tas, cette forme de charbon ne pouvait pas être exploitée. Trop fine, cette matière ne brûlait pas. On lui donnait le nom de « flou » ou encore de « poussier ». Elle était proposée à tous les habitants du village et, trop heureuses de s'en débarrasser, les houillères les faisaient livrer par un tombereau. Alors on trouvait le moyen de s'en servir : sous ou à côté des poêles on plaçait un bac plat. On y déposait quelques pelletées de flou que l'on mouillait en mélangeant bien pour former une sorte de boue. Celle-ci séchait et formait une croûte que l'on brisait délicatement. Ces morceaux, placés dans le feu, laissant passer l'air entre eux, pouvaient alors être brûlés. Certes, ils chauffaient beaucoup moins que le charbon acheté, mais il maintenait une température supportable pendant la journée alors que les hommes étaient à leur travail et les femmes occupées à leurs multiples tâches.

Le dessus du poêle restait chaud, mais pas brûlant. Venait alors le temps du truchot... Grande tôle ronde munie de deux poignées et d'un rebord, cet instrument strictement utilisé dans le Borinage est complété par une cloche en terre ornée

de trois oreilles en guise de prises en main. Le fond est recouvert de cendres. On dispose en cercle des pommes de terre coupées en deux dans leur longueur sur ce fond, puis on les monte en couches superposées. Bien entendu on aura pris soin de déposer un morceau d'échalote et un peu de sel et de poivre sur chaque moitié de patate. Cet assemblage terminé, on glisse une branche de thym dans la cheminée restée libre au centre. Enfin on couvre avec la cloche en terre cuite et on jointe avec de la cendre. Il suffit d'abandonner le tout sur la cuisinière qui chauffe au ralenti tout au long de la journée (pendant le jour, on alimente les feux avec du « flou »). Le dessus du poêle restait à peine chaud et l'on réalisait une cuisson à basse température.

Le soir venu, la maîtresse de maison relançait le feu avec du charbon de qualité et reléguait le truchot tout au bout de la cuisinière, loin du foyer pour éviter que l'ensemble ne surchauffe et ne brûle la couche inférieure des pommes de terre. On poussait le feu pour que, au moment où tous rentraient, la chaleur les enveloppe. Souvent il faisait trop chaud, un peu comme si on voulait rattraper les degrés perdus au cours de la journée. Le parfum des pommes de terre, du thym et des échalotes rassemblait la famille autour de la table. Une miche de pain, un hareng saur, un peu de beurre ou de saindoux... le festin des soirs d'hiver « à l'cauillette » (bien au chaud et douillettement regroupés), avant les « froidures » de nos chambres... réchauffées par une flambée d'alcool à brûler dans une assiette : plutôt symbolique !